

Aimée Carter

SIMON THORN



et LE SCEPTRE
DU ROI ANIMAL

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cyril Laumonier*

Michel
LAFON

À paraître :
Simon Thorn, tome 2

Titre original
Simon Thorn and the Wolf's Den

Première publication en langue originale aux États-Unis
par Bloomsbury Children's Books, 2016.

Texte © Aimée Carter, 2016
Tous droits réservés.

Illustration de couverture © David Gilson, 2018

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, transmise,
stockée ou utilisée sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique,
photocopie ou autres), sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

À papa



Pancakes au pigeon

Toc toc. Toc toc toc.

Simon Thorn ouvrit grand les yeux. Allongé dans son lit, la respiration lourde, il plissa les paupières sous l'effet de la lumière matinale. Il avait été réveillé en plein rêve, et plus il tentait de s'en souvenir, plus vite il l'oubliait. Il avait pourtant l'impression que c'était un rêve important et, même s'il ne se souvenait pas d'avoir vu son visage, il était à peu près sûr d'avoir songé à sa mère.

Toc. Toc toc toc.

Il se tourna, l'esprit embrumé par le manque de sommeil. L'odeur de pancake qui se répandait dans le petit appartement de New York qu'il partageait avec son oncle lui noua l'estomac. Même la perspective des pépites de chocolat ne rattrapait pas le fait que c'était le jour de la rentrée au collège.

Toc. Toc toc. Toc toc toc.

Perché sur le rebord de la fenêtre, un pigeon donnait de petits coups de bec sur le verre. Simon gémit.

– Il est trop tôt. Reviens plus tard !

Le pigeon continua de donner des coups de bec, se montrant de plus en plus insistant. Cela n'avait rien d'inhabituel. Simon s'était aperçu que les pigeons étaient, d'une façon générale, extrêmement impolis et d'un égocentrisme incroyable. Sans compter qu'il n'avait pas trouvé le sommeil avant presque minuit, hanté par ses pensées et son estomac en compote. Les pigeons, eux, ne s'intéressaient qu'à une chose...

– Manger ! roucoula l'oiseau pendant que Simon ouvrait la fenêtre.

Une douzaine de volatiles vinrent alors se poser sur l'échelle de secours.

– Manger ! Manger ! Manger !

– Je n'ai rien pour vous, les gars.

– Mais si ! On le sent ! dit le premier pigeon qui vola à l'intérieur de la chambre et se posa sur la table de nuit.

Les autres formèrent une masse à la place vacante sur le rebord de la fenêtre.

– Manger ! Manger !

– Laissez-moi tranquille !

Simon tenta de les chasser, mais les oiseaux ne firent que se multiplier. D'ordinaire, cela ne l'aurait pas dérangé car Simon aimait les animaux ; à leurs yeux, sa petite taille et son aspect maigrichon pour un gamin de douze ans n'avaient aucune importance. Ils étaient toujours là quand il avait besoin de parler à quelqu'un. Seulement, ce matin-là, c'en était trop. Simon avait suffisamment de soucis comme ça pour ne pas ajouter des pigeons affamés sur sa liste.

– Si vous restez là, mon oncle va venir, et vous savez ce qu'il en fait, des pigeons.

Cela leur cloua le bec : les pigeons échangèrent des regards inquiets.

– Nous manger ? dit le premier.

– Ouais, mon oncle adore les pancakes au pigeon.

Vous ne sentez pas cette bonne odeur de cuisine ?

Le premier pigeon ébouriffa ses plumes et fixa son regard sur la fenêtre ouverte. Aux dernières nouvelles, Darryl ne s'en était jamais pris au moindre être vivant (sinon aux araignées qui se nichaient dans les coins du couloir, alors même que Simon les avait prévenues des semaines auparavant). Toute sa vie, Simon avait entendu son oncle répéter la même règle immuable : « Tiens-toi loin des animaux. »

Pendant des années, cela ne lui avait posé aucun problème. Simon aimait bien les animaux, mais n'en avait jamais eu chez lui, et son oncle mettait un point d'honneur à tenir éloignés de l'appartement rats et insectes. La situation avait changé un an plus tôt environ. Un beau matin, Simon s'était réveillé en entendant quelqu'un parler. Il s'était dit que le voisin devait regarder la télévision avec le son au maximum. Il fut choqué en découvrant que ce n'était pas du tout la télé, mais des pigeons sur l'échelle de secours devant sa fenêtre. Non seulement il comprenait tout ce que disaient les oiseaux, mais eux pouvaient comprendre toutes ses réponses.

Les pigeons n'étaient pas les seuls concernés. Simon pouvait parler aux chats de gouttière qui rôdaient dans la contre-allée, aux rats qui fouillaient les poubelles, et

mêmes aux moustiques qu'il chassait pendant l'été. Au début, il avait cru être devenu fou – d'ailleurs, il n'était toujours pas sûr d'avoir toute sa tête ; mais depuis, Simon attirait les animaux et avait de plus en plus de mal à cacher son secret à Darryl.

Heureusement, son oncle, grand et large d'épaules, était un homme bien plus fort et plus intimidant que Simon le serait jamais, et la plupart des animaux le craignaient déjà assez pour que Simon n'ait pas à lancer des menaces en l'air. Il ne comprenait pas vraiment pourquoi Darryl détestait les bêtes à ce point, mais il avait la conviction que cela avait un lien avec les cicatrices qui recouvraient son corps, notamment la balafre rouge vif qui lui fendait la joue gauche. Bien qu'il l'ait souvent questionné à ce sujet, son oncle ne lui avait jamais révélé l'origine de ces marques.

– J'aurai de la nourriture pour vous plus tard, promit Simon aux pigeons. Mais pas...

Soudain, une bourrasque souffla par la fenêtre et plusieurs pigeons s'envolèrent en criant. Simon n'eut pas le temps de profiter de ce soulagement : un aigle royal atterrit à l'endroit qu'ils avaient libéré.

Simon resta figé. Il n'avait jamais vu un aigle en vrai. Certaines plumes suivaient un angle inhabituel, comme si l'oiseau s'était battu récemment, et Simon remarqua qu'il lui manquait un œil.

Les derniers pigeons bougeaient nerveusement. Simon fronça les sourcils.

– Écoutez, je n'ai rien pour vous pour le moment. Si vous voulez bien revenir dans une demi-heure...

– Je me fiche de la nourriture, répondit l'aigle d'un air hautain.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

L'aigle tourna la tête pour regarder Simon de son bon œil.

– Tu cours un grave danger, Simon Thorn. Si tu ne viens pas avec moi sur-le-champ...

– Simon ? tonitrua une voix rauque derrière la porte de la chambre. À qui tu parles ?

C'était Darryl.

Simon s'empessa de refermer la fenêtre, coupant l'aigle dans ses explications. Malheureusement, le premier pigeon se retrouva pris au piège dans la chambre. Simon fonça pour bloquer la porte avec son pied, empêchant Darryl de l'ouvrir complètement. Il pourrait sans doute justifier la présence du pigeon dans sa chambre... mais un aigle à sa fenêtre, ce serait une autre paire de manches.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? s'écria son oncle qui avait passé la tête à l'intérieur en écartant sa longue chevelure noire de ses yeux.

Le pigeon sur la table de nuit de Simon s'approcha de la fenêtre.

– Rien, répondit Simon, le cœur battant. Je me prépare juste pour l'école.

À l'extérieur, plusieurs pigeons roucoulèrent et Simon tressaillit. Darryl serra les dents et contracta ses énormes biceps.

– Tu leur as encore donné à manger ?

– J'ai accidentellement laissé la fenêtre ouverte samedi, avoua Simon. Ils m'ont volé la moitié de mon sandwich.

Il ne pouvait tout de même pas dire la vérité à Darryl : il avait donné son sandwich à un pigeon malade qui n'avait plus l'énergie nécessaire pour chercher de la nourriture.

– Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? grommela son oncle. Il suffit de les nourrir une fois...

– Pour qu'ils reviennent toujours, jusqu'à ce que leur cerveau de piaf se ratatine, récita Simon. Je sais, je suis désolé.

Darryl jeta de nouveau un coup d'œil sur la partie de la pièce qu'il pouvait voir depuis la porte. Simon aurait pu jurer l'entendre grogner.

– N'ouvre plus ta fenêtre, alors. Le petit déjeuner sera prêt dans dix minutes. Il te faut des protéines, aujourd'hui.

Simon allait avoir besoin de bien plus que des protéines pour survivre à sa journée. Il allait avoir besoin d'un petit miracle.

– J'arrive tout de suite.

Quand le bruit des pas de son oncle disparut, Simon se précipita à la fenêtre, mais l'aigle royal était parti. Il se mordit la lèvre. Qu'est-ce que l'aigle avait voulu dire par « un grave danger » ? Et comment pouvait-il connaître son nom ?

Simon ouvrit suffisamment la fenêtre pour que le dernier pigeon puisse s'échapper.

– À ta place, je partirais le plus loin possible d'ici avant que mon oncle te fasse passer définitivement à la casserole.

– Très loin, très loin, répéta le pigeon.

L'oiseau déploya ses ailes et s'envola. Malgré le tort qu'il lui avait causé, Simon était triste de le voir partir. Les pigeons avaient beau être impolis, il y en avait presque toujours un pour lui tenir compagnie.

– Tu devrais parler de l'aigle à Darryl, couina une petite voix toute proche.

– Ma journée va être assez nulle comme ça, gémit Simon. Si Darryl apprend que je lui ai menti, je vais être puni pendant un mois.

Une souris brune grimpa le long de la jambe de pyjama de Simon.

– Il vaut mieux ça que de courir un grave danger, quel qu'il soit.

– Et comment je suis censé expliquer ça à mon oncle ? Je lui raconte que c'est un petit oiseau qui m'a prévenu ? (Simon cueillit la souris au creux de sa main.) Je ferai attention, Felix. Ne t'inquiète pas.

Dressé sur son arrière-train, Felix se frotta les pattes avant.

– Je ferais mieux de t'accompagner aujourd'hui. Tu as besoin de quelqu'un pour veiller sur toi.

– Je suis mille fois plus grand que toi. Dans le pire des cas, c'est moi qui devrai empêcher l'aigle de te dévorer.

– Mais...

– Pas de mais. S'il se passe quelque chose, je rentre directement à la maison, conclut Simon en reposant Felix sur son oreiller. Et n'essaie pas de regarder la télé en mon absence. Un jour, Darryl rentrera plus tôt du travail et te surprendra. Et à ce moment-là, je sais exactement ce qu'il te fera.

Felix souffla un grand coup. Simon se dirigea vers la salle de bains pour se brosser les dents. Il avait trouvé Felix dans son placard, quasiment mort de faim, huit mois plus tôt. Simon l'avait soigné, et la souris s'était installée définitivement dans l'appartement. Tous deux avaient conclu un marché : Simon continuerait de le nourrir aussi longtemps que Felix resterait caché de Darryl. Leur arrangement avait fonctionné jusqu'à présent, même si Simon craignait constamment que son oncle découvre l'existence de la souris.

Une fois ses dents brossées, Simon tenta de coiffer ses cheveux bruns hirsutes. Le moment était presque venu pour une petite coupe, ce qui le motivait autant que ses devoirs de maths. Son oncle s'efforçait de faire de son mieux, mais ses mains épaisses compliquaient la manipulation des ciseaux et le résultat était toujours discutable. Simon avait beau ne pas attacher trop d'importance à sa coiffure, les autres à l'école s'y intéressaient beaucoup et leurs moqueries incessantes restaient difficiles à encaisser.

À part ses coupes bizarres, Simon se trouvait d'une allure ordinaire, avec des yeux bleus et des taches de rousseur. Il était juste un peu trop maigre, avec une tête à peine trop grosse par rapport à son corps ; mais dans l'absolu, il n'était pas monstrueux. Il ne comprenait pas pourquoi ses camarades de classe aimaient tant s'en prendre à lui. L'année précédente, son meilleur et unique ami, Colin Hartwood, lui avait dit que ça venait du fait que Simon parlait parfois aux animaux comme s'ils le comprenaient. Après quoi il avait cessé de le faire, du moins en public. Mais, malgré ses efforts, les

moqueries n'avaient fait qu'empirer. Même Colin avait pris ses distances, ce qui rendait cette journée d'autant plus importante.

– Tiens, dit Darryl en tendant à Simon, qui entrait dans la cuisine, une assiette pleine de bacon et de pancakes biscornus aux pépites de chocolat. J'ai aussi préparé ton déjeuner. Les sandwiches au beurre de cacahuète, ça le fait toujours ?

– Ouais, répondit Simon en s'asseyant à la table en bois qui occupait une grande partie de la cuisine.

Dès la première bouchée, son estomac se révolta et Simon dut résister à l'envie de tout rendre.

– On est nerveux ? demanda Darryl à son neveu qui haussa les épaules. Ne t'en fais pas, tout ira bien.

– Si ça se passe comme l'an dernier, sûr que non.

Darryl s'assit, faisant grincer sa chaise.

– On ne peut pas contrôler ce que les autres pensent de nous, mais il n'y a que nous pour décider qui nous sommes. Tant que tu restes toi-même...

– Je n'ai rien à perdre, je sais, marmonna Simon avant de planter sa fourchette dans ses pancakes. Colin m'a dit qu'il voulait intégrer l'équipe de lutte cette année, pour se faire bien voir des populaires.

– Garder un œil sur ses ennemis ne peut pas faire de mal.

– Pas quand ça leur donne un prétexte pour nous taper dessus tous les jours.

Pendant tout l'été, Simon s'était répété qu'il aimerait passer son année en toute discrétion, dans son coin, tranquillement. Mais à la façon dont Colin l'évitait

désormais, son seul espoir de garder son ami était d'intégrer lui aussi l'équipe de lutte.

– Les tests ont lieu la semaine prochaine. Prépare-moi de la glace, au cas où.

– Quand je t'aurai montré quelques prises, ce sont eux qui auront besoin de glace. Cette année va mieux se passer, Simon, crois-moi. Je sais que la période a été difficile dernièrement, surtout avec ta mère, mais...

Simon se figea. Il était assez mal en point comme ça, pas la peine d'aborder le sujet de sa mère.

– Je dois finir de me préparer. Merci pour les pancakes. Je les terminerai dans ma chambre.

– Simon...

– Tout va bien, je t'assure.

Ne faisant plus attention à Darryl, Simon emporta son petit déjeuner dans sa chambre. Il ferma la porte, posa l'assiette sur le bureau et s'affala sur son siège. Sur le mur, en face de lui, il avait entrepris d'accrocher les cent vingt-quatre cartes postales envoyées par sa mère depuis qu'elle l'avait laissé aux soins de Darryl. Il en arrivait une aux couleurs chatoyantes, chaque mois, de différentes villes à travers le pays, de toutes sortes d'animaux : loups, aigles, serpents à sonnette, abeilles, ours, dauphins, et même certains dont il ignorait l'existence. Il avait appris par cœur les mots figurant au verso de chacune d'elles, écrits de cette écriture ronde qu'il connaissait mieux que le visage de sa mère. Zoologiste, elle parlait la plupart du temps de l'animal sur la carte. Mais de temps à autre, elle lui disait aussi qu'il lui manquait. C'étaient ses cartes postales préférées.

Simon et Darryl ne parlaient jamais de sa mère. Elle était toujours en déplacement pour son travail, alors elle avait laissé Simon chez son oncle à New York. Et Darryl était devenu ce qui ressemblait le plus à un parent pour Simon. Parfois, sa mère réussissait à rentrer pour Noël ou pour l'anniversaire de Simon, mais elle ne restait que quelques heures et paraissait toujours distraite. Dernièrement, ses visites se faisaient rares. Simon n'avait d'ailleurs pas dû la voir depuis un an – une semaine après avoir découvert qu'il pouvait communiquer avec les animaux.

Simon n'espérait qu'une chose : qu'elle rentre à la maison. Si elle était là, il pourrait mieux supporter les moqueries et le harcèlement qu'il subissait. Il pourrait déjeuner seul tous les jours de sa vie, s'il pouvait rentrer dîner avec elle. Et elle pourrait comprendre son étrange capacité à communiquer avec les animaux.

Elle ne le prendrait pas pour un fou.

Sans plus aucun appétit, Simon mit du bacon et un pancake sous son bureau pour Felix et jeta les restes de son petit déjeuner par la fenêtre, où les pigeons à l'affût se battirent pour eux tandis qu'il finit laborieusement de se préparer pour l'école. L'aigle n'était pas revenu.

L'oncle de Simon l'attendait à la porte de sa chambre pour lui tendre son déjeuner, emballé dans un sac en papier.

– J'ai du temps avant d'aller travailler pour t'accompagner, si tu veux.

Simon ne pouvait rien imaginer de pire que d'arriver, le jour de la rentrée, avec son oncle à son côté.

– On s'est donné rendez-vous, avec Colin, répondit-il. Du moins, il le pensait. Tous deux étaient allés à l'école et rentrés ensemble tout au long de l'année précédente.

Au grand soulagement de Simon, Darryl n'insista pas. Au lieu de cela, il s'agenouilla devant son neveu, sa cicatrice à la joue se plissant pendant qu'il le regardait dans les yeux. Son oncle était si grand qu'ils se retrouvèrent presque au même niveau.

– Rien ne dure éternellement, peu importe ce qu'on imagine. Souviens-toi simplement qu'un jour tu seras aussi grand que moi. Alors, plus personne ne s'en prendra à toi.

– Ben, ce jour n'est pas encore arrivé... marmonna Simon.

– Non, tu as raison. Mais en attendant, fais de ton mieux et reste toi-même. C'est ce qu'il y a de plus malin à faire.

Darryl se leva et embrassa Simon sur le front.

– Travaille bien, gamin. Que je sois fier de toi.

Simon rangea son déjeuner dans son sac à dos et quitta l'appartement, descendant les marches en silence. Leur immeuble se trouvait devant Central Park. Simon observa la cime des arbres qui longeaient la rue tandis qu'il attendait au croisement où lui et Colin se retrouvaient l'année précédente. Colin n'arrivait pas, Simon se sentit de plus en plus nerveux. D'habitude, c'était lui qui était en retard.

Simon regarda sa montre. Dix minutes. Si Colin n'était pas là dans dix minutes, cela voulait dire qu'il ne viendrait pas du tout.

Il essayait de faire comme si de rien n'était, s'appuyant contre un panneau de signalisation et ignorant ses mains moites. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Neuf minutes et trente secondes. Colin habitait au bout de la rue, il devait forcément passer par ici pour aller à l'école.

Soudain, un cri strident résonna dans la rue et lui fit dresser les cheveux sur la nuque ; pendant un instant, il fut sûr que l'aigle était de retour. Mais en baissant les yeux, il vit une demi-douzaine de rats agglutinés sur ce qu'il prit d'abord pour un journal roulé en boule sorti d'une poubelle. Quand la boule cria une seconde fois, il fut horrifié : les rats attaquaient un pigeon.

– Hé ! Arrêtez-ça ! hurla-t-il en bondissant sur la chaussée. Laissez-le tranquille !

Les rats se figèrent. Ils jetèrent un regard vers Simon et plongèrent droit vers les égouts, laissant le pigeon blessé à terre. Simon s'agenouilla près de lui, sentant bien le poids des regards des nombreuses personnes qui attendaient de traverser. Il ne pouvait pas laisser ce pigeon mourir là.

– Ça va ?

Le pigeon roucoula fébrilement.

– Voler... répondit-il.

Non sans efforts, il étendit ses ailes et prit son envol. Simon se redressa, essayant de suivre sa trajectoire, mais dès que l'oiseau tourna au croisement, il le perdit de vue.

Durant les huit minutes suivantes, Simon assista à plusieurs autres batailles entre des pigeons et des rats : l'une où un groupe de pigeons s'attaquait à un

rat seul, une autre pendant laquelle les rats étaient à nouveau en surnombre, et une troisième, où une nuée entière de pigeons luttait contre un gang de rats qui occupaient la moitié du trottoir et forçaient tout le monde à les contourner. Simon fit de son mieux pour arrêter chaque bagarre, mais tout seul il ne pouvait pas faire grand-chose. Personne d'autre ne semblait remarquer le comportement anormal des animaux. L'écho de l'avertissement de l'aigle résonna dans la tête de Simon. Peut-être aurait-il dû rester à la maison...

Enfin les dix minutes furent passées, et toujours aucun signe de Colin. Le cœur de Simon se serra. Peut-être était-il allé à l'école en avance, se dit-il en traversant la rue. Ou peut-être l'attendait-il dans Central Park.

Darryl détestait autant le parc qu'il détestait les animaux : il avait expressément interdit à Simon de s'y balader sans lui, ce qui poussait évidemment son neveu à y aller dès qu'il en avait l'occasion, surtout pendant l'été, quand son oncle était au travail. Un frisson le parcourut lorsqu'il emprunta un passage qui raccourcissait de dix minutes son temps de trajet jusqu'à l'école. Le bruissement des feuilles, l'herbe verte, l'odeur de la terre mouillée le rendaient heureux et, puisque l'endroit était presque désert, il osa même saluer quelques canards qui évoluaient dans le parc.

– Je vois que tu n'as pas écouté mon avertissement, Simon Thorn.

Simon se retourna. Perché sur une branche au-dessus de lui, se trouvait l'aigle royal qu'il avait croisé à sa fenêtre.

– J'étais censé faire quoi ? C'est la rentrée aujourd'hui.
– Il y a des choses bien plus importantes. (L'aigle plongeait et se percha sur un banc orné d'une plaque de bronze.) Tu dois venir avec moi sur-le-champ, Simon... pour ta sécurité.

– Au cas où tu n'aurais pas remarqué, je n'ai pas d'ailes, moi. Et comment connais-tu mon nom ?

– Car... commença l'aigle avant de pousser un long et douloureux soupir, ta mère me l'a dit.

De tout ce que l'aigle aurait pu lui dire, c'était bien la dernière chose à laquelle Simon s'attendait.

– Tu... tu connais ma mère ?

– En effet. Si tu veux bien venir avec moi...

Un grognement vrombit dans l'air froid. Apeuré, l'aigle prit son envol et Simon jura.

– Attends... reviens !

Mais l'aigle était déjà parti. En marmonnant, Simon sonda les buissons, cherchant l'origine du bruit. Avant qu'il ait le temps de distinguer quoi que ce soit, un ballet de chaussures de basket déboula derrière lui.

– Tu causes toujours aux animaux, le cinglé ?

Simon sentit son sang se glacer. C'était Bryan Barker et sa bande, tous une classe au-dessus de lui. C'étaient les garçons les plus grands et les plus méchants de l'école. Et Bryan, avec ses épaules larges et sa taille de géant sorties de nulle part deux étés auparavant, était le plus grand et le plus méchant de tous. Il était pratiquement assuré d'être nommé capitaine de l'équipe de lutte. Colin voulait rejoindre l'équipe exprès pour s'en faire un allié. Pour Simon, on ne devenait pas l'allié de Bryan Barker, mais son complice.

Sans se retourner, Simon descendit le chemin à toute allure, dans l'espoir qu'ils le laissent tranquille. Mais les pas retentirent plus fort derrière lui, et Simon se sentit encerclé. Il aurait beau courir, les autres seraient plus rapides. Tenter la fuite ne ferait que leur donner une excuse pour faire de lui de la chair à pâté.

– Réponds-moi, le cinglé !

Simon sentit quelque chose heurter son sac à dos... une pierre ou un bâton.

– Ou alors tu ne sais plus parler avec les humains ?

Deux garçons le dépassèrent pour lui barrer la route, ne laissant aucune chance à Simon d'avancer. Il fit demi-tour.

– Si vous ne me laissez pas passer, on va tous être en retard en...

Un garçon pâlichon, au visage rond, apparut derrière Bryan... Simon tomba des nues.

– Colin ?

C'était le seul garçon de la classe de Simon à être plus petit que lui. Avec ses lunettes épaisses et ses sourcils implantés haut sur le front, il paraissait aussi surpris de voir Simon que ce dernier de le voir là. Cependant, Colin resta muet, les yeux rivés au sol.

Simon se fichait d'être cerné par les quatre poids lourds de l'école. Mais que son prétendu meilleur ami ne puisse même pas le regarder en face, cela le préoccupait bien plus.

– Je croyais que tu allais m'attendre au coin de la rue.

– C'est vrai ça, Colin ? Simon le cinglé, c'est ton petit copain ? demanda Bryan.

Les autres éclatèrent de rire. Colin, lui, devint rouge vif.

– C'est... c'est même pas un copain, balbutia-t-il. C'est un fou.

Cela fit à Simon l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Même s'il avait redouté une telle tournure des événements, pour lui le monde s'arrêta lorsqu'il entendit ces mots sortir de la bouche de Colin. Il déglutit pour tenter d'avalier le terrible nœud dans sa gorge.

– Pleure pas, le cinglé ! Je suis sûr que les rats t'aiment toujours, ricana Bryan.

Le rire des autres garçons le transperça tandis qu'ils le dépassaient un à un en le bousculant. Simon ne résista pas. Non, il fixait Colin, qui trottnait derrière eux, ralenti par le poids de cinq sacs à dos.

– Colin ! lança-t-il, mais à cet instant Bryan Barker mima des baisers et Colin devint encore plus rouge.

– Ch'désolé... murmura-t-il avant de s'éloigner.

Simon, qui se fichait désormais d'être en retard, resta immobile jusqu'à ce que les rires s'éteignent. Il espérait voir Colin changer d'avis en découvrant à quel point Bryan était ignoble, mais au fond de lui il savait déjà... Ils le savaient tous les deux. Et désormais, Simon était seul.

Enfin, il se traîna pour le reste de la traversée du parc, les moqueries bourdonnant encore dans sa tête. Il se répétait, encore et encore, qu'elles n'avaient aucune importance. Bryan n'avait aucune importance. Colin n'avait aucune importance.

Pourtant, si, ils en avaient. Simon baissa la tête en montant les marches en béton désertes devant l'école.

La moitié des élèves devait déjà être au courant de ce qui s'était passé dans le parc, et Simon envisagea même de ne pas entrer. Mais imaginer la réaction et la déception de Darryl le poussa à gravir les dernières marches. Il ne pouvait pas faire ça à son oncle. Bryan Barker allait bien oublier son existence... et quand bien même, au moins les choses ne pouvaient pas être pires.

– Simon !

Un cri à faire dresser les cheveux sur la tête couvrit le bruit de la rue. Simon se retourna. L'aigle royal était perché sur un panneau de signalisation tout proche, le regard droit sur lui.

Simon plissa les yeux. Tout ce qui venait de se passer dans le parc était de la faute de l'aigle. Si ce dernier l'avait laissé tranquille, Bryan Barker n'aurait sans doute pas entendu leur conversation. Et peut-être Simon aurait-il eu une chance de commencer une bonne année.

Il tourna le dos à l'aigle et disparut à l'intérieur de l'école. Si l'oiseau voulait quelque chose de sa part, il reviendrait. Pour le moment, Simon n'avait qu'une idée en tête : comment survivre à cette journée pourrie.

L'instinct animal

Quand le premier cours fut terminé, tous les élèves du collège Kennedy semblaient au courant des événements dans le parc. Un groupe d'élèves plus jeunes se moqua de Simon quand il passa devant eux, et un garçon lui fit même un croche-pied. Simon trébucha, se rattrapant comme il le put pour ne pas tomber.

– Fais gaffe ! lança le garçon. J'ai des pompes toutes neuves !

– Alors évite de les faire traîner dans mes pattes, répondit Simon.

Ne laissant pas à l'autre le temps de répondre, il fonça dans le couloir.

Au fil des heures, Simon se sentit de plus en plus minable, au point qu'il aurait préféré ne plus être là. Quand l'heure du repas sonna, Simon ne put emprunter un couloir sans être harcelé par des bruits de bisous. Il s'assit à la seule table libre de la cafétéria, juste à côté des poubelles. Il sortit un livre et déballa

le sandwich que son oncle lui avait préparé, quand des rires éclatèrent à la table de Bryan Barker. Simon leva la tête et aperçut Colin assis avec lui, buvant chaque mot sortant de la bouche de Bryan. Simon se mordit la lèvre et revint à son livre, essayant de ne pas leur prêter attention.

Sans même un bonjour, une fille aux longs cheveux noirs s'assit à côté de lui. Simon se figea. Il y avait de nombreuses places libres à d'autres tables – à la sienne aussi d'ailleurs –, mais elle s'était mise si près de lui que le parfum de ses cheveux couvrait l'odeur du beurre de cacahuète de son sandwich.

Il voulut s'écarter. Avant qu'il s'éloigne trop, la fille sortit un livre de son propre sac. Le même que celui de Simon. Ouvrant son livre à l'endroit signé d'un marque-page, elle se plongea dans sa lecture.

Simon eut un instant d'hésitation. Était-ce une nouvelle élève ? Il était sûr de ne l'avoir jamais vue auparavant. De plus, aucune personne saine d'esprit ne s'assiérait à côté de lui aujourd'hui : ce serait un suicide social. Comme bonne action, Simon pourrait se déplacer pour que Bryan ne les aperçoive pas ensemble ; mais, après la matinée qu'il venait de passer, la possibilité de parler à quelqu'un qui ne le prenait pas pour un fou lui semblait trop belle. Alors, avant de changer d'avis, il tourna vers elle.

– Salut, je m'appelle Simon.

– Je suis en train de lire, répondit la fille sans lever les yeux.

Il sentit ses joues rougir.

– Désolé.

Tout compte fait, elle devait bien savoir qui il était. Mais tandis qu'il entreprenait d'enlever la croûte de son sandwich, elle parla de nouveau.

– Je m'appelle Winter. Mais je continue ma lecture.

Comme elle levait la tête, Simon remarqua ses yeux d'un vert clair jamais vu. Il aurait voulu lui parler davantage, lui montrer qu'il lisait le même livre qu'elle, mais il craignait de la faire fuir. Alors il garda le silence.

Ouvrant son propre exemplaire du livre, il découvrit un petit papier coincé entre les pages. Un mot de Darryl. Son oncle ne lui écrivait jamais de mots, et pourtant il y en avait bien un, avec cette écriture en pattes de mouche qu'il connaissait si bien.

Bonne chance aujourd'hui. Je suis fier de toi. N'oublie pas de montrer tes crocs.

Simon relut deux fois le message. Ce n'était pas grand-chose, mais cela suffit à lui redonner le sourire. Il replaça le bout de papier entre les pages du livre.

– C'est quoi ça, le cinglé ? Une lettre d'amour de ton petit copain ?

Bryan Barker lui arracha le livre des mains. Simon protesta et voulut l'attraper, mais Bryan le tint hors de sa portée. Faisant défiler les pages, il trouva le mot et s'en empara.

– Cher Cinglé, lit-il suffisamment fort pour être entendu dans toute la cafétéria, je t'aime plus que la lune et les étoiles. Je pense à toi. Des bisous partout. Je t'aime, ton nounours.

La bande de Bryan éclata de rire. Colin, qui se tenait derrière le chef, devint tout rouge ; seulement personne ne riait de lui, on ne riait que de Simon.

La poitrine de ce dernier se serra. Il bouillonnait de l'intérieur au point de ne plus pouvoir le supporter, mais il ne fit pas un geste. Tout ce qu'il dirait ne ferait qu'aggraver la situation.

– Oh, regarde ! Il t'a dessiné des cœurs et des petites fleurs. C'est trop mignon !

Bryan lui lança un sourire de haut et Simon serra les poings.

– T'es fâché, le cinglé ? Tu vas montrer tes crocs ?

– Oh les cons, vous allez vous taire et rentrer dans votre trou ? lança quelqu'un d'un ton sévère.

Winter avait posé son bouquin et fixait Bryan droit dans les yeux.

Ce dernier remit le mot dans le livre de Simon qu'il passa à Colin.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? On trompe son petit copain avec une autre malade, le cinglé ?

– Laisse-la tranquille, répondit Simon.

Bryan lui donna un coup dans les côtes.

– Sinon ? Tu vas aller pleurnicher à ta maman ? Ah, c'est vrai ! T'en as pas.

On y était : l'insulte suprême de Bryan. Simon refusa de réagir. Il préféra se concentrer sur sa respiration. Inspirer, expirer, inspirer, expirer... jusqu'à ce que le nœud brûlant dans sa poitrine disparaisse.

– Colin, je peux récupérer mon livre ?

Le regard de Colin hésita entre Bryan et lui.

– Désolé, Simon... marmonna-t-il.

Bryan ricana comme un porc et Simon plissa les yeux. Colin n'avait aucune importance. Bryan n'avait aucune importance. Rien n'avait d'importance. Un jour, il serait aussi grand que Darryl et plus personne ne s'en prendrait à lui. Un jour, il serait loin d'ici et...

– Tu lui rends, oui ou non ? s'énerva Winter.

Comme Colin ne bougeait pas, elle se leva et lui arracha le livre des mains.

– Crétin ! Quant à toi... (Elle se tourna vers Bryan.) Tu n'as rien de mieux à faire ? Abruti !

Bryan rosit.

– Tu veux que je te montre ?

Winter fit un pas vers lui.

– Vas-y, face de macaque. J'attends.

La bouche de Bryan se tordit de colère et, devant Simon horrifié, il la poussa en arrière. Winter retomba lourdement sur sa chaise et le bruit de son épaule heurtant le métal résonna dans toute la cafétéria.

Simon ne réfléchit plus. Le temps de réaliser ce qu'il faisait, il avait déjà jeté Bryan à terre et le frappait juste sous les côtes. Bryan hurla et Simon se releva, hébété. Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Le silence envahit la salle. Simon se redressa d'un coup. Les autres garçons rassemblés autour d'eux, dans un cercle serré, scandaient : « Une bagarre ! Une bagarre ! » Mais Simon ne voulait pas se battre. C'était un accident.

– Tu... t'es un homme mort ! lança Bryan.

Simon sentit sa tête bourdonner et ne sut plus quoi dire. Alors, il tendit bêtement la main à Bryan.

– Je suis désolé.

Bryan lui saisit le poignet et le jeta à terre. Avec ses genoux, il lui plaqua les jambes contre le sol froid, encore haletant.

– Tu crois... que tu peux me frapper... devant tout le monde... et t'en sortir indemne ?

Le nœud brûlant dans la poitrine de Simon était de retour, cherchant à sortir, sans trouver d'issue.

– Peut-être que si tu ne t'en prenais pas aux filles, face de macaque...

– T'en fais pas. Je te préfère comme punching-ball, le cinglé !

D'une main, Bryan le prit à la gorge. De l'autre main, il cogna Simon dans l'abdomen et ce dernier se roula en boule.

Bryan rit avant de lui asséner un autre coup. De l'autre côté de la salle, le proviseur adjoint leur ordonna d'arrêter, mais Bryan eut encore le temps de donner quelques coups de plus avant qu'il arrive. Le pire pour Simon, c'était de savoir qu'après ça Bryan ne le laisserait jamais en paix et qu'il s'en prendrait à Winter simplement parce qu'elle avait pris sa défense.

« Montre-leur tes crocs. »

Le nœud brûlant dans sa poitrine explosa, et Simon rugit. Les doigts recourbés, il planta d'un coup ses ongles dans le visage de Bryan. Des lignes rouge vif zébrèrent la joue du garçon qui vacilla, bouche bée.

Simon ne lui laissa pas une chance de répliquer. Il lui mordit le poignet, ne lâchant rien avant de goûter son sang.

Bryan hurla de douleur et se dégagea de Simon.

– Il m’a mordu ! cria-t-il en se tenant le bras. Ce cinglé m’a mordu !

Simon se rassit et s’essuya la bouche. L’effroi lui tortilla le ventre et il se releva, tremblant.

– Ça va ? demanda-t-il à Winter qui le fixa.

– Pourquoi tu as fait ça ?

– Je... (Simon marqua une pause.) Fait quoi ?

– Me traiter comme une petite fille en détresse qui a besoin d’être protégée. Je n’ai pas besoin de ton aide.

Avant que Simon ait pu répondre, le proviseur adjoint pénétra dans le cercle, le ventre gonflé et respirant bruyamment.

– Vous deux, dans mon bureau, tout de suite !

Il attrapa Simon et Bryan par une épaule et les guida à travers la foule qui se dispersait. Tandis que Bryan s’insurgeait en disant qu’il n’avait rien fait, qu’il était blessé et devait aller à l’infirmierie, Simon, lui, ne disait rien. Darryl allait être furieux, mais ce n’était rien comparé à ce que Bryan allait lui faire. Avec un peu de chance, ce serait rapide et sans douleur ; mais si Simon devait retenir une chose de sa journée, c’était que la chance n’était vraiment pas de son côté.

Le spectacle dans la cafétéria valut à Simon une semaine de retenue. Avec Bryan ! Il allait devoir subir ses insultes encore une heure de plus chaque jour, cinq jours d’affilée. Simon essaya d’expliquer qu’il avait simplement voulu se protéger, lui, et aussi Winter, mais le proviseur adjoint semblait ignorer l’existence de Winter.

Quand enfin il les autorisa à quitter son bureau, Simon n'avait plus qu'une heure de cours. En plein milieu du couloir, il s'immobilisa. Bryan était parti à l'infirmerie et il n'y avait personne autour de lui pour l'empêcher d'aller dans le mauvais sens. S'il n'allait pas en cours, son oncle risquait de le découvrir... De toute manière, Darryl entendrait parler de la bagarre avant la fin de la journée. Donc Simon allait avoir de sérieux ennuis... Et affronter les autres élèves serait bien pire que toutes les punitions que son oncle pourrait imaginer.

Il fit demi-tour et fonça vers la sortie. S'il y avait des passants sur le trottoir en contrebas, les marches de béton étaient désertes, à l'exception de quelques pigeons perchés sur la rambarde.

– Manger ? demanda l'oiseau le plus proche.

Simon se crispa.

– Je n'ai rien à manger, d'accord ? Laissez-moi tranquille.

– Tu parles aux pigeons ?

Simon se retourna. Winter se tenait en haut des marches, juste devant la porte.

– Bien sûr que non. Je parlais tout seul.

Il vit alors son sac à dos aux pieds de Winter.

– Tu l'as trouvé où ?

– Dans la cafétéria. Je me suis dit que tu en aurais besoin. On te traite toujours aussi mal ?

– J'ai l'habitude, répondit Simon en remontant vers elle.

– Personne ne devrait s'habituer à ça.

– Ça n'a pas d'importance.